

XYZ. La revue de la nouvelle

La formule cabalistique

Lucienne Piché



Number 72, Winter 2002

Cartes postales

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3795ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Piché, L. (2002). La formule cabalistique. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (72), 44–48.

La formule cabalistique

Lucienne Piché

Au commencement, deux êtres qu'un fleuve sépare. Un fleuve et quelques îles. La première personne est hygiéniste dentaire dans une clinique de Boucherville et l'autre, cinéaste à Montréal. En les observant de loin, chacun rivé à sa ville et à sa profession, on imagine mal un rapprochement entre eux. Cependant, comme ils sont aussi ce qu'ils font la fin de semaine, une rencontre demeure possible.

Un samedi de mai, porté par un vent de conditionnement physique, Bertrand s'entraîne sur la piste cyclable d'une tranquille municipalité de la Rive-Sud. Il roule à toute vitesse — il a sans doute plusieurs années à rattraper. À ce moment, Suzanne emprunte, à pied, le même chemin d'asphalte longeant le boulevard Saint-Louis, qui la conduira directement à la bibliothèque. L'interdiction, pour un piéton, de circuler sur la piste ne l'arrête pas: si tôt le matin, qui pourrait-elle croiser?

À titre de réponse survient un accrochage: le cycliste déchire, par la force de son dérailleur, la longue jupe indienne de la promeneuse solitaire.

Peut-être n'y aurait-il pas eu de suite si j'avais simplement lancé: «Espèce de fou! Modère la pédale!» comme je le disais aux cyclistes qui m'effleuraient? Tu aurais rétorqué: «Espèce de folle! Regarde où tu marches!», et nous aurions repris chacun notre chemin, abandonnant l'autre sur sa fausse route. Mais les accidents provoquent d'étonnantes réactions. Au lieu de crier, je me suis mise à pleurer telle une fillette sur la dépouille de sa jupe, en répétant: «Ma belle jupe. Ma belle jupe tout abîmée.»

Tu étais sensible aux larmes et moi, habituée de m'en servir. Cette coïncidence nous rapprocha et constitua peu à peu une sorte d'aphrodisiaque. Prévenant, tu offris de me raccompagner jusqu'à ma maison sous les érables, en marchant à côté de ta bicyclette et en suant goutte à goutte pour nourrir la conversation.

— Habites-tu loin?

- Depuis longtemps ?
- Tu marches beaucoup ?
- Tu aimes lire ?

Chaque tentative de Bertrand pour dialoguer finit entre les lèvres de Suzanne par un oui ou un non plutôt fermés. La soif de connaissance du premier l'incite à embrasser la seconde. Qu'espère-t-il découvrir dans le creux de sa langue ?

Sur une période de trois ans, de larmes en baisers, nous nous fréquentâmes les fins de semaine, durant lesquelles tu me rendis visite armé de questions :

- As-tu lu Dostoïevski ?
- Préfères-tu Tolstoï ?
- Connais-tu *Le prince* de Machiavel ?

Je te répondis : « Non, non et non ! » J'avais bien commencé *Le Petit Prince*, mais sans trouver le courage de le finir. Comme je n'avais que de l'inachevé à te confier, je préférais rester sur mes réserves.

En tant qu'intellectuel, Bertrand a été formé à poser des questions. Pour lui, le non est une invitation à poursuivre l'interrogatoire. Les non de Suzanne le séduisent. L'excitent même.

Quand tu te fatiguais d'essayer en vain de provoquer la confiance, tu t'emportais et tu déchirais ma jupe. Je pleurais, tu m'embrassais et nous faisions l'amour. Comme des étrangers. Puis nous regardions la télévision. Tu aimais tous les films. Pour chacun, tu avais un bon commentaire. Je m'endormais souvent avant la fin.

Alors que nous visionnions *Une chatte sur un toit brûlant*, tu me déclaras :

- Tu ressembles à Elizabeth Taylor.
- Je sais, je pleure tout le temps, ajoutai-je en me rappelant une blague déjà subie.
- Ce n'est pas ce que je voulais dire...

Bertrand esquisse de son doigt un point d'interrogation sur la joue de sa compagne comme il le faisait, enfant, sur les vitres embuées. Il voudrait inciter Suzanne à le questionner, mais elle ne le fera point. Par discrétion... ? apathie... ? indifférence... ? Elle intrigue le

cinéaste avec ses silences, desquels surgiront bientôt des ilots de malentendus.

Un après-midi de pluie, alors que je lisais *La maison assassinée*, tu récitais par-dessus mon épaule : « Il marchait à reculons, à pas comptés, comme s'il tenait en respect quelqu'un de visible seulement pour lui. » Embarrassée, je refermai mon livre. Je supportais difficilement qu'on s'immisce entre moi et les phrases que j'aimais savourer en solitaire. Entre les lignes, je redoutais l'ouverture d'un débat sur mes lectures. Étant donné que tu réalisais des documentaires, je croyais qu'il fallait être marginale pour te plaire. Dépourvue d'opinion extravagante, je choisisais de me taire. J'attendis ton départ avant de reprendre, en paix, mon roman.

Le lendemain, après le déjeuner dominical, afin de fuir tes incursions de voleur de secrets, je me réfugiai dans ma chambre, prétextant vouloir mettre de l'ordre dans mes tiroirs.

— Suzanne, ouvre-moi ! Ouvre-moi ! crias-tu.

Lorsque je ressortis, après une heure, tu étais parti à bicyclette. J'eus peur que tu ne t'accroches à la jupe d'une autre. Heureusement, la mode était aux jupes étroites et courtes, donc sans danger puisqu'elles ne cachaient rien.

À ton retour, le samedi suivant, ta frustration s'exprima. Tu me demandas avec énergie et désespoir :

— Pourquoi appelles-tu ton chien Murjane ?

— D'où vient ce tapis persan ?

— Qu'y a-t-il dans cette urne ?

Tes dernières questions exigeaient une réponse. Je ne pouvais les esquiver pour un oui ou pour un non, mais je n'arrivais pas à me dévoiler entièrement. Aux abois, je me dissimulai derrière les larmes — qui bien que limpides s'avéraient moins transparentes que les mots — et tu m'embrassas. Un rituel devenu automatique. Je craignis qu'il ne devienne ordinaire et que tu ne te lasses de moi. Peut-être serions-nous, alors, condamnés à faire l'amour pour la dernière fois ?

Bertrand persiste à vouloir mieux connaître Suzanne. Pour lui, l'invisible est devenu insupportable. De son côté, elle se sent prise comme un renard qu'on tente d'éviscérer. Elle s'imagine avec horreur

au cou d'une vedette américaine, des billes à la place des yeux. Pour sauver sa peau, son instinct lui commande la circonspection.

Un jour, tu m'annonças ton désir de voyager. Tu voulais, disais-tu, parcourir les continents. Par respect pour ta quête de découvertes que je ne pouvais combler, je te laissai partir. Héroïque, je m'effaçai derrière ta décision parce que je tenais à toi, mais devant mon regard courageux, mes paupières tremblaient.

Le choc de ton départ ressembla à celui de notre premier contact, violent. Je sanglotai sur mes jupes que tu ne déchirerais plus. Trois jours et trois nuits, je m'étendis sur le sable du désarroi en serrant dans mon poing un morceau d'Aragon : « Un soir ils m'ont laissé sur cette côte où je suis demeuré sans rien Que le trésor sauvage de mes pleurs. » Des semaines à faire les cent pas sur la piste cyclable, à susciter une nouvelle collision. Ce n'était jamais toi.

Quelquefois, le chagrin transforme en sorcier celui qui en est la cause.

Après six mois, ta voix et ma peine s'évaporèrent. Les mois suivants, je les vécus telles des vacances. Je n'étais plus menacée d'insomnie par tes vols de nuit et j'avais le loisir de vivre mes jours sans être interrompue par tes raids de Saint-Exaspéré. J'eus enfin l'audace de terminer la lecture d'un premier livre.

Deux ans maintenant que Suzanne n'a plus de nouvelles de Bertrand. S'est-elle montrée trop distante, conditionnée par ses expériences de travail ? Les gens qu'elle reçoit à la clinique dentaire ont intérêt à ouvrir grand et à se la fermer. L'exploration des cavernes ne développe, chez elle, que l'envie de se laver les mains et de porter un masque.

Derrière tes airs d'anthropologue, ne cachais-tu pas un amoureux ? J'estimais qu'en amour le coutumier marchait et le merveilleux roulait à bicyclette. Si ces derniers se croisaient sur le même chemin, ils risquaient d'égratigner nos désirs. Pour continuer à te charmer, il me fallait demeurer l'inconnue du premier jour. Or, ce principe ancien ne m'a pas servi, puisque tu as déguerpi. D'ailleurs, m'a-t-il déjà servi ?



Aujourd'hui, je me remémore notre histoire. Dans le désordre des souvenirs, la lumière de tes gestes traverse les années. Et le temps crie mon envie de te revoir.

Par enchantement, ce matin, je reçois une carte postale de Beijing, d'où tu m'écris :

*Après avoir traversé la ville
dans un autobus bondé
de deux cents Chinois
qui me tiraient la barbe,
je ne veux plus rien
savoir du monde.*

Ta misanthropie me touche. J'aimerais pouvoir te répondre.